

MIRBEAU, UN PEINTRE ECLAIRE

La peinture fut toujours au centre des préoccupations de Mirbeau. Il voua sa vie entière à défendre les hommes qu'il aimait et les idées auxquelles il croyait. Tour à tour porte drapeau hissant haut les couleurs de l'art moderne, Persée dressant les têtes décapitées des Gorgones de l'académisme, ce valeureux guerrier était de toutes les batailles. Lui qui a toujours secoué le joug de l'injustice ne pouvait pas se taire quand l'art était bafoué et l'artiste insulté. C'est par ces courageuses prises de positions et par son amour immodéré pour la peinture que Mirbeau ne fut pas simplement un critique mais l'ami de tous les grands artistes de son temps.

Était-ce cette atmosphère artistique qui baignait l'univers de Mirbeau ou un besoin plus viscéral de s'adonner à la peinture qui le conduisit à planter son chevalet auprès de celui de Monet, nul ne peut le dire, mais ce qui était prévisible, c'était qu'il succombât à la tentation. En effet, on ne côtoie pas impunément Monet ou Pissarro, Raffaëlli ou Gauguin, sans songer à partager leur passion, on ne consacre pas sa vie à la peinture sans vouloir connaître les mystères qu'elle recèle. C'est donc avec rage que Mirbeau essaya de pénétrer ses arcanes : «*Vous savez que je fais de la peinture à force et que je vais vous dégoter tous. Paysages, figures dans le plein air, tout [...], mon cher confrère!*» avoue-t-il à Raffaëlli, laissant même entendre au détour d'une lettre à Monet qu'il songeait à délaisser la plume pour le pinceau.

«*La seule mesure de l'amour, c'est d'aimer sans mesure*», cette pensée a toujours trouvé des échos profonds dans le cœur et l'esprit de Mirbeau, c'est donc avec fougue que l'auteur de *Dans le ciel* se jeta dans la peinture. Cette muse qui, selon lui, était parée de tous les plus beaux atours, il allait enfin pouvoir l'approcher et peut-être même l'appivoiser. Dès 1888 il décida donc de louer ses charmes, mais, très vite, l'enchanteresse se montra rebelle. Malgré tous ses efforts pour la saisir et la garder, la belle, étouffant entre les bords trop étroits de ses toiles, lui échappait sans cesse. C'est donc la mort dans l'âme que retournant à ses premières amours – difficiles, elles aussi –, il se résigna à l'aimer de loin sans jamais rien exiger d'elle :

«Non, mon cher ami, je ne vais pas lâcher la littérature car j'ai bien des déboires avec la peinture et je m'aperçois que l'une est aussi difficile que l'autre. J'avais – ne riez pas trop –, j'avais commencé une figure en plein-air. La première séance, très bien. L'effet y était ; la figure était dans l'air ; Et je suis pris d'une grande fierté ! Alice me prie, me supplie de garder cela comme une pochade, et de ne plus y toucher. Je m'entête. Alors va te faire fiche ! au bout de la troisième séance, je crevais ma toile de rage ! ça n'avait plus figure de rien.ⁱⁱ»

Ce fut donc en amateur éclairé et non en second Lantier qu'il peignit tout ce qu'il voyait et toutes les nuances de la beauté. S'inspirant tour à tour de Monet, de Pissarro ou de Van Gogh, il «immortalisa» les paysages de Kérisper et les bords de mer de Menton.

«Le soleil est revenu ici ; le temps est superbe. Et voici l'heure de mon effet. Je vous quitte pour aller perpétrer un chef d'œuvre. Je vous montrerai ça ! à moins que d'ici le jour où vous viendrez la fantaisie, ou plutôt la honte, ne m'aient incité à fourrer mes quelques toiles au feu ! Ce qui est probable.ⁱⁱⁱ»

Suivant l'exemple de Monet, et son œuvre^{iv} s'en ressent fortement, Mirbeau est un peintre de plein-air. Comme lui, il est sensible aux paysages clairs et aérés, à ces ciels embrasés qui enflamment la mer,

à ces rais de lumière qui, jouant entre les feuilles des grands arbres, viennent troubler par des reflets changeants la quiétude des lacs. Comme lui, par sa technique hâtive, nerveuse, schématique, par ses teintes claires et ses ombres colorées, il ne recherche pas le "joli", mais seulement l'effet de la lumière sur le monde, les jeux variés des tons transmués par l'atmosphère. C'est donc son style luministe par touches prestement colorées qui dilue les formes et les fond entre elles, mais aussi ses thèmes comme celui de l'eau^v dont il s'attache à rendre les transparences et les moirures que Mirbeau emprunte à Monet. Mais ce n'est point une vile copie qu'il fait de l'œuvre du grand peintre ; plutôt un hommage qu'il rend à ce génie qu'il admire tant. Mirbeau n'est pas un de ces pauvres suiveurs qui, n'ayant dans le cœur et dans l'esprit que de pâles images et de tristes amours, ne voient – et mal de surcroît – que par les yeux des autres. Leur fraternité et leur communion esthétique sont telles que leurs œuvres ne peuvent pas être hermétiques l'une à l'autre. De plus, comment ne pas être sensibilisé à la vision impressionniste quand on a toujours ardemment souhaité grandir sous l'œil d'un père idéal qui se nomme Pissarro et quand son frère spirituel s'appelle Monet ?

Si multiples sont les similitudes dans l'art de ces deux hommes, les correspondances^{vi} entre les œuvres de Mirbeau et celles de Van Gogh sont nombreuses elles aussi. D'ailleurs ce n'est pas un hasard si, pour créer Lucien, le peintre de *Dans le ciel*, l'écrivain s'est inspiré de Vincent et non du maître de Giverny. Mirbeau s'est reconnu dans cet homme déchiré en proie aux plus violentes passions, dans cet artiste tourmenté par les affres de la création qui ne trouvait sa force et son inspiration que dans le spectacle de la nature. Certes Monet aussi est torturé par la peinture à qui il a tout sacrifié. Souvent insatisfait par son travail, il lacérait ses toiles encore fraîches. Mais si l'artiste était grand, l'homme l'était moins. Il était incapable de la générosité, de l'abnégation, de la folie dont maintes fois le maître d'Arles a fait preuve et qui séduisait le critique. Cette violence qui consumait sa vie a enflammé ses toiles. Cet homme qui « *cherch[ait] à exprimer avec le rouge et le vert les terribles passions humaines* » a mis le feu à la peinture. Si la couleur des impressionnistes, à côté des bruns et des verts adoucis de l'art antérieur, était apparue criarde et violente aux contemporains, elle restait bien sage, délicatement estompée par des nuances douces et par la diminution d'intensité due au blanchissement des tons à la vive lumière, en regard de celle en ignition de Van Gogh. La modération avec lui n'avait plus droit de cité. Jamais, exception faite peut-être chez les Primitifs, on n'avait eu recours à un emploi aussi radical de la couleur. Le premier, par exemple, il employa sur une grande surface le jaune de chrome pur. Ses tons saturés conféraient à ses huiles une terrible intensité, un caractère de lutte, d'ascension, d'explosion. Ce sentiment était renforcé par un coup de pinceau puissant où la peinture semblait déferler comme un torrent ; un courant déchaîné de touches – tantôt parallèles, tantôt curvilignes – balayait toute la toile avec une turbulence qui entraînait les formes, les rendait actives et finissait même, dans un mouvement paroxystique, par les libérer. Ces caractères on les trouve aussi dans les œuvres de Mirbeau, en pointillé, cohabitant discrètement – par un jaune de chrome posé gaillardement pour éclairer un sous-bois ou par une touche à fort empâtement qui semble griffer la toile comme pour la sortir de sa quiétude – avec une technique impressionniste ou violemment comme dans certaines de ses huiles fauves avant la lettre. Là Mirbeau ne bride plus sa violence, c'est avec exubérance, avec rage qu'il laisse ou plutôt qu'il convie les éléments dynamiques à envahir son tableau. Des volutes puissantes, des formes courbes, des couleurs pleines rythment alors sa toile. Ses lignes s'enroulent sur

elles-mêmes comme pour emprisonner la couleur, puis se tordent pour la délivrer.

Dans certains de ses sujets Mirbeau s'éloigne aussi des "règles" impressionnistes pour retrouver les préoccupations de Van Gogh. En effet, la vision impressionniste pouvait difficilement permettre au portrait de survivre ; le visage était soumis aux mêmes jeux de couleurs évanescences que la mer, le ciel ou un coin de campagne ; aux yeux des impressionnistes il devenait donc, de plus en plus, une surface ou un phénomène avec peu ou pas de vie intérieure, tout au plus une apparence charmante. Van Gogh lui conserve et même ranime la tradition occidentale du portrait^{vii}. Ces portraits ne sont pas des commandes, mais le libre choix de l'artiste. Il cherche à saisir sans affectation, sans trucage, la singularité des hommes qui l'entourent. Mais à travers ces traits particuliers ce sont des pans entiers d'humanité que Vincent nous révèle. C'est la même démarche qui anime ses multiples autoportraits ; *"en vous parlant de moi, c'est de vous que je parle"* semble-t-il nous dire. Mirbeau lui aussi procède de même, malheureusement ces portraits sont moins saisissants. *« Un de ces dimanches, je compte aller quelques jours avec vous. Cela ne vous gênera pas, au moins. Et je vous porterai mon portrait, fait par moi-même le soir, dans une glace. C'est effrayant. J'ai l'air d'un guillotiné. »*^{viii}

Cependant, bien que son dessin ferme et sa couleur chaude et profonde fassent montre d'un fort tempérament, ses œuvres ne vont pas révolutionner l'histoire de l'art. En effet, même si Mirbeau connut un certain succès – il présenta, en 1891, quatre tableaux à l'exposition des littérateurs, plusieurs de ses œuvres firent partie de la collection Sacha Guitry et une de ses huiles se vendit 180 000 F. en 1987 – ce fut davantage par son style, apte à goûter les formes et les couleurs, que par ses toiles qu'il réalisa sa vocation de peintre.

Laurence TARTREAU-ZELLER

i. Lettre de Mirbeau à Raffaëlli, Kérisper, 23 ou 24 juin 1888, in *Correspondances avec Raffaëlli*, éd. Du Lerot, p. 47.

ii. Lettre de Mirbeau à Monet, Kérisper, fin juin 1888, in *Correspondances avec Monet*, éd. Du Lerot, p. 70.

iii. *Ibid.* p. 68.

iv. Son "œuvre", le mot est peut-être ambitieux car nous n'avons à notre connaissance que les cinq œuvres aimablement prêtées par M. Christian Bernadac. De plus ces cinq pièces, non datées sont, à l'exception d'une seule, de très petits formats.

v. Zola avait écrit dans *L'Événement Illustré* : *« Monet est un des seuls peintres qui sachent rendre l'eau, sans transparence niaise, sans reflets menteurs. Chez lui l'eau est vivante, profonde, vraie surtout. Elle clapote autour des barques avec de petits flots verdâtres, coupés de lueurs blanches... Ce n'est point de l'eau factice, cristalline et pure des peintres de marine en chambre. »*

vi. Nous avons préféré le terme de "correspondance" à celui d'"influence" car les œuvres de Mirbeau n'étant pas datées nous ne pouvons pas affirmer qu'il ait vu, au moment où il les a peintes, les toiles de Vincent. Tout cependant porte à le croire.

vii. Durant son année à Arles, Van Gogh peint 46 portraits de 23 personnes, dont lui-même.

viii. Lettre de Mirbeau à Pissarro, Les Damps, fin janvier 1893, in *Correspondances avec Pissarro*, éd. Du Lerot, p. 140.